

LE MOMENT ANALYTIQUE

Patrick SALVAIN

L'analyse : un temps réglé par la libre énonciation, et en conséquence par la mise en jeu de ce qui y fait obstacle; un temps pour déchiffrer à travers ce qui se dit ce qui est à entendre, et donc pour éprouver le pouvoir des mots et celui du silence; un temps où la reconnaissance des pensées de désir passe par la levée de refoulement, à la fois cessation, traversée et dépassement, ou encore selon Freud révision du processus en question. Que l'inconscient ait droit de dire suppose donc de ne pas reconduire ici la malédiction de la sexualité, le déni de la mort et le refoulement dont s'édifient de monumentales formations sociales. Mais délier ainsi le désir de la faute originelle comme du jugement dernier, est-ce contribuer à un ensauvagement de la pensée ? Et lier le désir à ce qui structure une histoire dont le sujet est effet avant que d'être agent, est-ce mener une expédition de colonisation de l'inconscient ? Autrement dit, quelle est la dynamique de la levée de refoulement et en quoi porte-t-elle à conséquence en permettant que change le rapport du sujet à l'inconscient ?

C'est à propos du mot d'esprit en tant que "truchement de la vérité" que Freud a avancé une hypothèse sur ce point. Selon lui, le trait d'esprit permet de retrouver des possibilités de jouissance frappées d'interdit (1). A partir d'un appoint de plaisir, celui de la plaisanterie, du jeu avec les mots dans le non-sens, d'une activité de l'appareil psychique visant le gain de plaisir et non l'utilité (2) - ce qui vaut aussi bien pour l'activité fantasmatique -, à partir de là est rendu possible un plaisir nouveau (4) engendré par la levée temporaire d'une répression, d'une inhibition, ou plus radicalement d'un refoulement. Dans l'esprit, un noyau de plaisir par les mots et le non-sens est ainsi entouré d'une coque de plaisir lié à la dette levée (5). Qu'en est-il dès lors de la transmission du mot d'esprit ? Freud insiste sur le fait que celui à qui vient le trait d'esprit ne peut en rire tout seul, d'où la nécessité de le raconter à un tiers ou de le répéter à un autre pour pouvoir en rire à nouveau. L'effet tient donc au processus suscité en réplique chez l'auditeur (6), pour autant que ce dernier est apte à rétablir en lui-même la disposition à l'inhibition (ou au refoulement) et à la reconnaître simultanément comme superflue (7). Là serait la condition pour que l'auditeur, dont l'attention est détournée par quelque tour qui la captive, rencontre le mot d'esprit dans la surprise (8). Mais, et si cette dernière est déplaisante ? L'humour alors n'est pas de trop, qui permet d'atténuer ou l'éliminer l'affect pénible sans pour autant avoir recours au refoulement, et ceci en trouvant un plaisir de compensation grâce au surmoi qui fait l'appoint pour permettre au sujet de rire de l'inquiétante étrangeté ou de jouer entre l'attendu et le fortuit (9).

Th.Reik, à partir de là, a considéré la surprise déconcertante, qui dérouté le cours des pensées, comme étant le point commun entre le mot d'esprit et le processus analytique (10). Entre effroi et rire, c'est en réplique à ce qui vient du patient (11), en fonction d'une attention involontaire à l'inconscient, à partir d'un point de contact entre pensées et expériences latentes (12), par la voie d'une "bévues mentale" (13) ou par celle d'une "introjection temporaire" (14); c'est donc à partir de ce point de transfert que se constitue selon lui la réponse de l'analyste. Cela n'implique pas pour autant un recours à la divination ou à l'inspiration, d'autant que, d'après Reik lui-même, l'analyste doit surmonter sa résistance (15), qu'il lui faut avoir le courage de ne pas comprendre trop hâtivement (16) et que son but n'est pas de faire de l'esprit pour l'agrément. Bien plutôt l'analyste est-il à comparer au trait d'esprit lui-même (17), n'étant habile que dans la mesure où sa position est celle du "je ne pense pas" (18) et n'anticipant que d'un moment sur ce qui va venir encore est-ce le moment analytique, soit le moment du dire (19).

Cela mènerait-il à dire que l'analyse serait structurée comme une plaisanterie ? Ce serait oublier que ce qui en distingue selon Freud le trait de l'esprit, c'est le rapport à l'inconscient (20). Soit à ce lieu frayé par les traces, là où se conjoignent la représentance pulsionnelle et la signifiante, là où le langage marque le corps, non sans y porter le trouble, et là où, par la voie du manque, il prend le relais du corps; là donc où, par le biais du support langagier, il apparaît que l'appareil psychique et l'appareil pulsionnel, c'est la même chose "ce qui pense" et d'où ça désire. A ce lieu d'une altérité sans figure, où je ne m'appartiens pas et d'où je suis déterminé, où se dépose ce qui ne me revient pas et d'où me reviennent des pensées étrangères ou inattendues, mais aussi ce qui se répète malgré moi ou ce qui passe clandestinement en acte et en symptôme. A ce lieu d'insujet qui ne révèle pas une unité et ne se réduit pas une mémoire inerte, mais qui est situable la confluence des déterminations hétéronomes et de l'autonomie d'activité du désir, là où se rencontrent le plus impersonnel et le plus singulier...

Mais du lieu, revenons au moment et ce qui se joue travers achoppements, bévues, méprises, assonances et dissonances, quand on revient aux événements et aux mots qui les articulent. Si au départ d'une analyse est le transfert, c'est que celle-ci s'étaye sur la répétition dans l'actuel ou plutôt sur l'écart entre deux de ses modes : d'une part la répétition dans la représentation, soit la remémoration; d'autre part la répétition en tant que mise en acte de l'impossible dire. Pour surmonter ce clivage, les hypothèses d'attente et les constructions préliminaires présentes dans les pensées latentes de l'analyste ne suffisent pas d'où l'accueil des formations de la fantasmatisation - rêves, rêveries, etc. - mises en récit. C'est dès lors en fonction de ce qui se joue dans ce champ intermédiaire que les formations de l'inconscient vont prendre sens nouveau dans le transfert, cependant que celui-ci peut être reconnu comme formation de l'inconscient. Ainsi la répétition s'actualisant dans la fiction en acte laisse-t-elle une chance d'accès au refoulé.

Retour de mémoire, donc, reviviscence du passé, ressouvenir : est-ce là commémoration éternisée du révolu ou émancipation de l'enfance ? Qu'évoque sur ce point un rapport hystérisé la mémoire ? D'un côté, cette dernière est évanouie, d'où une lacune du souvenir manifeste; par ailleurs, il y a retour symptomatique, soit comme une présence en trop. Ainsi y a-t-il impossibilité de l'acte du souvenir en même temps que du deuil de la

souvenance. Ou encore là où l'Autre manque, le sujet s'identifie son désir dans une visée d'appropriation et de vengeance qui s'entretient de l'insatisfaction érotique et de l'empêchement de l'agression. Mais dès lors : "Maintenant tu es l'Autre mais l'Autre dépossédé"; et en outre : "Maintenant l'Autre te dépossède" (21). Ici la lacune de souvenir représente une perte et dénonce une castration prise comme mise en défaut et privation d'objet. Mais la réminiscence n'appelle l'Autre à la présence qu'au prix de l'indisponibilité du sujet. Qu'est-ce alors que retrouver la mémoire absente, sinon atteindre au refoulé en se souvenant de ce qui a été mais aussi en reconnaissant ce qui n'a pas été accompli, voire éprouvé, soit l'acte impossible resté hors-lieu ? La mise en récit vaut donc ici en tant qu'elle permet un retour aux lieux, noms et nœuds de la mémoire, et aussi par ce qu'elle rend possible de deuil après-coup de ce qui a manqué mais qui a pu être reconnu à travers la remémoration actualisée.

Et la fantasmatisation ? Prolongement et substitut du jeu, elle est accomplissement de désirs insatisfaits et peut faire écran au refoulé, tout en constituant l'intermédiaire par lequel il passe sur scène. Le refoulement n'est pas alors annulé, d'autant qu'il est lui-même accomplissement du désir refoulant, et qu'interviennent ici les exigences surmoïques ou les souhaits de conformité et d'unification du moi. Mais il n'en est pas moins allégé et réduit à ce qu'est par exemple la censure dans le rêve. Le fantasme devient certes illusion, lorsque le désir fixé à l'objet y est pris comme comblé en fonction d'une croyance en acte qui tient à ce que le conflit est dénié, et que la fiction n'est pas alors reconnue comme telle. Mais la mise en jeu de la fantaisie représentative peut soustraire à la censure le produit de l'activité des pensées de désir - soit, tel que l'a énoncé Freud (22) : production de pensées et travail inconscient dont le dynamisme n'exclut pas l'approche du refoulé à travers l'allusion (métonymique) au jouir, et le jeu (métaphorique) entre sens et non-sens. De là, le sujet peut donc se reconnaître au point de manque sans boucher celui-ci avec l'objet imaginaire (23), et sans y méconnaître la signifiante des pensées de désir.

Quant au transfert, il s'avère alors s'inscrire sur deux versants : l'un où il est obstacle et résistance au dire, où il maintient le refoulement et reste vérité sans sujet; l'autre où il est isolable dans sa dimension "magique" en tant que relation d'inconscient et qu'effet de la rencontre entre le désir de l'analysant et le désir de l'analyste (24), cette connexion renvoyant à la suggestion involontaire, aux signifiants qui passent de l'un à l'autre, aux énoncés qui émergent sans appartenir à l'un ou à l'autre. Le transfert peut donc mener à l'identification cependant l'enjeu diffère dans une analyse où l'agent est la cause du désir. A travers ce qui insiste et se déplace, au carrefour du passé et de l'actuel, par le biais de ce qui fait retour par les éléments signifiants et de ce qui s'intensifie ou se tempère de l'affect, au nœud du désir et de la culpabilité, c'est en effet un conflit qui est en question dans la coupure comme dans l'intrication entre refoulant et refoulé - étant entendu que si nous reconnaissons avec Freud qu'il y a du refoulant inconscient, ce conflit ne se réduit pas à une opposition entre Cs et Ics mais est pour une part lui-même inconscient. Aussi bien, est-ce là qu'est repérable tel ou tel trait de structure concernant les modalités de transfert et les modes d'accomplissement de désir, soit le rapport du sujet au partenaire, aux énoncés du fantasme et à la mise en acte. Ce qui se forme symptomatiquement dans le transfert peut donc être conçu comme étant à la fois un masque, un révélateur, un compromis, une façon d'accentuer ou d'éluder, bref une tentative de résolution du dit conflit. D'où l'analyse - restitution ou invention, c'est selon - qui rétablit

les connexions conflictuelles entre refoulé et refoulant afin que puisse être reconnu l'élément de "vérité historique" en cause.

Qu'il y ait de l'analyste dont l'inconscient est au travail est dès lors ce dont nous avons à répondre. Cela implique que sa place soit celle du trait d'esprit à venir, en tant que truchement d'une vérité historique, au point de rencontre de ce qui a eu lieu et de ce qui a manqué. C'est dire que le moment analytique est celui où il y a simultanément reconnaissance de la disposition au refoulement et de ce qui rend ce dernier superflu quand il est surmonté. A cette condition, même être averti n'empêche pas l'effet de surprise qui témoigne de ce qu'une trouvaille est opportune, car elle est point d'articulation des déterminations du dire et de l'imprévu de sa survenue ou de sa transmission. Mais cela vaut aussi dans le temps pour comprendre, soit le temps pour l'élaboration et le temps pour que deviennent admissibles jusqu'aux pensées provocatrices de déplaisir. Car ne plus méconnaître la vérité du refoulé ne va pas sans reconnaissance de ce en quoi elle rebute et de ce par quoi elle advient : pour que la levée du refoulement ne soit pas seulement ponctuelle ou temporaire, encore a-t-elle donc à concerner le transfert en ce qu'il comporte de familière étrangeté.

Si une analyse rend possible à un sujet "de réaliser et de jouir" (25), de ne plus être serf du symptôme et de faire avec ce qui le détermine de l'inconscient, c'est qu'il s'agit que "je" vienne effectivement au réel, là où il existe sans le reconnaître et là où l'acte reste en attente. "Terre étrangère interne" (26), le refoulé relève ainsi de ce qui ne convient pas, de l'inadéquation du penser et de l'être, se manifestant donc par l'effet traumatique ou à travers ce qui trouble le partage entre subjectif et objectif dès lors, au point du manque, là où il n'y a pas de frontière entre le réel et la fiction (27), là où le refoulé se joint au fantasmé, vient en fonction dans le transfert "l'objet a", celui que l'analyste va supporter de représenter. Aussi Lacan a-t-il pu évoquer la terminaison d'une analyse en termes de deuil de "l'objet a" (28) ou de reconnaissance du "désêtre du psychanalyste " en tant qu'objet (29) - et en tant que lui-même sujet à l'inconscient. Plutôt effet d'une limitation que d'une "liquidation", ce point de chute est donc acceptation de la vérité de la fiction, en même temps que rupture d'illusion. Qu'en est-il alors, cote analysant, de la réalisation subjective et de l'implication dans le champ du sens ? Cela ne consiste, ni en une promotion narcissique du moi-objet, ni en une réduction au rien, ni en l'atteinte de quelque idéal d'Être, ni en l'élection à une complétude d'exception. Mais il y a alors sublimation possible, à partir du manque, là où satisfaction pulsionnelle et acte de penser ne s'excluent pas.

Pour l'aborder autrement, rappelons-nous que, selon Freud, le retour du refoulé peut se faire directement ou bien passer par le surmoi (30). Quant à l'objet a, il peut aussi venir en place d'idéal du moi. Pourrait-on pourtant parler de levée de refoulement si celle-ci renvoyait à l'adaptation normative ou menait à renforcer une jouissance surmoïque infligée et subie au nom d'une autorité ? L'analyse n'ouvre-t-elle pas une autre voie ? Après tout, que les humains puissent faire des plaisanteries, injurieuses à l'occasion, plutôt que de refaire du religieux ou que de partir répétitivement en guerre, c'est peut-être ce qui leur laisse une chance d'avenir. Dès lors, si l'analyse vise une levée de refoulement qui ne soit pas service d'un maître, ce ne serait certes pas le pire si elle répondait au malaise en prenant place de trait d'esprit dans la civilisation..., et pas seulement pour rire. Car, rencontrant une limite, une analyse peut se conclure; mais l'analyse ne se referme pas pour autant sur elle-même si elle participe d'un mouvement de levée de l'interdit de penser.

NOTES

- (01) S. Freud, **Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient**, Gallimard - Idées, p. 150, 197 et 203.
- (02) Ibid, p. 276.
- (03) S. Freud, "Quelques additifs l'ensemble de l'interprétation des rêves" (1925), in **Résultats, idées, problèmes II**, P.U.F, pp. 141-142.
- (04) S. Freud, **Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient**, op.cit, pp. 207-208.
- (05) Ibid, p. 284.
- (06) Ibid, p. 202.
- (07) Ibid, p. 229.
- (08) Ibid, p. 233.
- (09) Ibid, pp. 360-364 et p. 375.
- (10) Th. Reik, **Écouter avec la troisième oreille**, Epi, p. 232 et 249.
- (11) Ibid, p. 249.
- (12) Ibid, p. 382.
- (13) Ibid, p. 194.
- (14) Ibid, p. 332.
- (15) Ibid, p. 236.
- (16) Ibid, p. 449.
- (17) Ibid, pp. 235-236.
- (18) Ibid, p. 298.
- (19) Ibid, p. 301.
- (20) S. Freud, **Le mot d'esprit...**, op.cit., p. 267.
- (21) En écho S. Freud, "Dostoïevski et le parricide", in **Résultats, idées, problèmes II**, op. cit., p. 170.
- (22) S. Freud, **L'interprétation des rêves**, P.U.F, p. 431-432.
- (23) J. Lacan, **Le séminaire livre XX**, Encore, d. du Seuil, p. 77.
- (24) J. Lacan, **Le séminaire livre XI**, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, du Seuil, p. 229.
- (25) S. Freud. entre autres, "Psychanalyse" et "Théorie de la libido", in **Résultats, idées, problèmes II**, op-cit., p. 69.
- (26) S. Freud, **Nouvelles conférences d'introduction la psychanalyse**, Gallimard, p. 80.
- (27) S. Freud, **L'inquiétante étrangeté**, Gallimard, 1985, p.251.
- (28) J. Lacan, "L'étourdit", in **Scilicet** 4, d. du Seuil, p. 44.
- (29) J. Lacan, "En guise de conclusion" aux journées de l'EFP d'avril 1970, in **Lettres de l'EFP** n°8, p. 209 et 213.
- (30) S. Freud, "Le moi et le ça", in **Essais de psychanalyse**, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 271.